

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 34 (1896)
Heft: 35

Artikel: Venus pour s'amuser : (l'humeur de dogue)
Autor: Chavette, Eugène
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-195705>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Que vouloir de plus ?

Et ce site admirable, où l'on revient toujours avec un plaisir nouveau, est à deux pas. Trop de gens encore l'ignorent.

Il suffit de prendre le train pour Chexbres. De la gare, en une heure et demie, deux heures au plus, on atteint la *Montagne de Cheseaux*, pâturage de la commune de Puidoux.

Le chemin est très facile; du village de Puidoux, l'œil le suit jusqu'au sommet. D'ailleurs, on rencontre à chaque pas des habitations où l'on peut se renseigner.

Voici l'automne. — oh! ne vous récriez pas, nous y sommes tout de suite, — voici la fin des vacances et des longues courses dans la montagne; le cercle de nos promenades se resserre de plus en plus. Vous qui n'avez quitté qu'à regret les hautes stations alpêtres, et vous, moins privilégiés, qui ne les connaissez que par ouï-dire, allez donc au *Mont de Cheseaux*; vous y trouverez, j'en suis certain, une bonne part des jouissances et des sensations qu'on s'en va chercher souvent bien haut et au prix de réelles fatigues.

Croyez-moi, prenez un matin le train pour Chexbres. Le moment est des plus favorables. La montagne de Cheseaux est superbe à cette saison. X...

Venus pour s'amuser.

(L'humour de dogue.)

M. et Madame Duflost sont installés aux premières de face.

MADAME. — Pour une fois que vous consentez à me procurer un plaisir, je m'étonne, M. Duflost, que vous ayez eu si peu souci de mon bien-être. Un mari galant se fût assuré des places plus confortables; mais il paraît que vous vous êtes dit: C'est assez bon pour elle!

MONSIEUR, *étonné*. — Mais, ma chère amie, nous sommes aux premières de face; chaque fauteuil me revient à huit francs, et je cherche vainement où j'aurais pu trouver ces places plus confortables dont tu parles; car je ne puis croire que tu fasses allusion à la loge de l'Empereur.

MADAME, *froissée*. — Comment! vous ne pouvez croire que je fasse allusion à la loge de l'Empereur? — A votre avis, j'y ferais donc tache??? — Ah! je ne vous remercie pas de m'avoir amenée au théâtre, puisque c'était pour m'y offrir de pareils compliments.

MONSIEUR. — Mais non, mais non, — seulement je réponds à ton reproche d'avoir négligé ton bien-être. Je me suis présenté à la location et j'ai dit: Combien vos premières places? On m'a répondu: seize francs... que j'ai payés avec empressement; on m'en eût demandé cinquante que le bonheur de te faire plaisir me les eût fait donner avec la même joie.

MADAME. — Ainsi vous avez gaspillé seize francs sans même vous être assuré quelles étaient ces places?... de sorte que si, à notre arrivée, on nous avait ouvert le fond d'une armoire, en disant: «Tenez, vous êtes placés là, sur la seconde tablette,» vous n'auriez eu aucune réclamation à faire.

MONSIEUR. — Oh! tu vas trop loin; il est bien évident qu'une place louée pour voir la scène n'est pas dans une armoire, cela tombe sous le bon sens.

MADAME. — Merci pour ce second compliment! Avec votre: «Cela tombe sous le bon sens,» on ne peut pas mieux dire à une femme qu'elle est folle. — On voit que vos seize francs de places vous ont saigné le cœur, vous cherchez à me les faire cruellement payer. — Comme si c'était ma faute parce qu'un autre vous a fourré de pareilles places!

MONSIEUR. — On ne m'a rien fourré du tout; j'ai moi-même choisi les numéros sur le plan qui se trouvait dans le bureau de location.

MADAME. — Ainsi vous avez donné votre argent sans même demander à voir ces places pour vous assurer si les sièges en étaient plus ou moins mœlleux.

MONSIEUR. — Mais il n'est pas dans l'usage de demander à tâter les sièges.

MADAME. — Pourquoi pas? on tâte bien un poulet avant de l'acheter; il devrait en être de même pour une place.

MONSIEUR. — Et puis, dans la journée, la plus profonde obscurité règne dans les salles.

MADAME. — On exige une lanterne.

MONSIEUR. — Oh!

MADAME. — Quoi? oh! — J'ai l'air de réclamer une montagne; vous n'allez pas me faire croire que, dans une ville comme Paris, il ne soit pas possible de trouver une lanterne. — Mais, vous, le plus petit effort coûte trop à votre galanterie, et peu vous importe qu'une pauvre créature — dont la loi vous a confié le bonheur et la santé — attrape une courbature sur un siège plus dur que pierre.

MONSIEUR, *avec empressement*. — Veux-tu que je dise à l'ouvreuse de t'apporter un coussin?

MADAME, *avec dégoût*. — Pouah! un coussin qui a servi à tout le monde! n'est-ce pas? — Pendant que vous y êtes, pourquoi ne point aussi lui demander si elle n'aurait pas par hasard un vieux bouquet, bien fané et oublié, qui ait traîné pendant huit jours au fond d'une loge?

MONSIEUR, *galant*. — Tu sais, ma bonne, que si quelques fleurs peuvent t'être agréables, je vais m'empressement de...

MADAME. — Si vous aviez la plus petite préoccupation de ma santé, vous sauriez que les parfums me rendent malade.

MONSIEUR. — Pardon, je l'oubliais.

MADAME. — Je n'avais pas attendu cet aveu pour en être persuadée. Car, depuis que nous sommes ici, un mari un peu prévenant, qui aurait senti combien notre voisine empoisonne le patchouli, qui me tourne le cœur, se fût empressé d'aller ouvrir la porte.

MONSIEUR. — Ma chère amie, je le ferais avec plaisir, mais la pièce est commencée, il faudrait faire lever tout le monde...

MADAME. — Oui, il vous répugne de déranger des étrangers pour procurer un peu de soulagement à la mère légitime de vos enfants.

MONSIEUR. — Et puis je crois que cela établirait un courant d'air nuisible et que chacun s'empressement de faire fermer la porte.

MADAME. — Ainsi donc il faut que je tombe asphyxiée parce que le malheur me place à côté d'une voisine... peu fraîche.

MONSIEUR. — Chut! si on t'entendait!

MADAME. — Mais oui, je le répète, peu fraîche.

MONSIEUR. — Chut, chut!

MADAME. — Si elle était fraîche, aurait-elle besoin de s'inonder d'odeurs? Je vous le demande.

MONSIEUR. — Je n'en sais rien.

MADAME. — Vous n'avez même pas le bon sens de Toïnette, notre cuisinière.

MONSIEUR. — Grand merci!

MADAME. — Dame! que fait-elle quand l'été lui donne à douter de la fraîcheur du poisson? elle nous l'accommode à la provençale... à l'ail... une odeur chasse l'autre. — Vous voyez bien que ce n'est pas sans raison que cette dame se couvre d'odeurs.

MONSIEUR. — Ne vas-tu pas dire qu'elle est aussi à la provençale?

MADAME. — Je le préférerais; l'ail entête moins que le patchouli.

MONSIEUR. — Oui, mais le patchouli est une odeur reçue dans tous les salons.

MADAME. — Les salons n'en sont que plus à plaindre. — Ah! je comprends pourquoi le mari de cette dame prise du tabac par poignées; car ce doit être son mari que ce grand sec qui est là avec sa bouche en cœur et sa main en pigeon vole.

MONSIEUR. — Il fait ce que nous devrions faire; il écoute attentivement la pièce.

MADAME. — Avec ça qu'elle est amusante cette pièce! je n'en comprends pas un mot.

MONSIEUR. — Si tu écoutais un peu... au lieu de tant parler.

MADAME. — Alors on ne peut donc plus ouvrir la bouche?

MONSIEUR. — Je ne veux pas dire cela... mais il est d'usage, la toile levée, d'écouter les artistes... cela aide beaucoup à comprendre l'intrigue, m'a-t-on dit.

MADAME. — Elle est jolie votre intrigue! une comtesse qui reçoit le premier venu... Allons, bon! les voilà qui se remettent à chanter quand elle le reconduit.

MONSIEUR. — C'est ce qu'on appelle une sortie.

MADAME. — Est-ce qu'il est d'habitude de chanter à la ville chaque fois qu'on passe d'une pièce dans une autre? — Et il ont dit dans le commencement qu'il y a un notaire à l'étage en dessous... Eh bien! en voilà un qui doit avoir une étude bien tranquille,

si la comtesse se met à chanter chaque fois qu'elle reconduit un visiteur! Pour peu que ces domestiques en fassent autant, cela doit bien réjouir le notaire... il a de la patience, le pauvre homme.

MONSIEUR. — Au fond, c'est une pièce bien observée.

MADAME. — Ah! ouiche! bien observée; ils ont partout des portes à deux battants et toutes les fois qu'ils entrent ou qu'ils sortent, ils ouvrent les deux battants. Est-ce que c'est l'habitude d'entrer à la ville à deux battants, hein? Ils tirent donc les verrous à tous les coups? Et, au moins, s'ils la refermaient, leur porte... mais, non... ils laissent ouverte derrière eux... elle se referme seule.

MONSIEUR. — On suppose qu'il y a de l'autre côté un laquais qui prend ce soin.

MADAME. — Alors il y avait donc un laquais dans la chambre à coucher de la comtesse quand elle y est entrée à deux battants... et elle venait d'annoncer qu'elle allait s'habiller... Jolie comtesse, merci! Si c'est ça qu'on appelle les grandes manières du siècle de Louis XIV, je suis fière de n'être qu'une simple bourgeoise. Et ils vous demandent seize francs pour vous montrer cela!

MONSIEUR. — Tu es sévère.

MADAME. — Pas le moins du monde; mais, puisque le théâtre est une école de mœurs, je ne veux pas qu'on crie dans la maison d'un notaire, ni qu'une comtesse s'enferme dans sa chambre à coucher avec un laquais. — Allons! bien, en voilà un qui se met à danser à présent!!!

MADAME. — Tu n'as pas entendu qu'il a dit: «Profitez de l'absence de la comtesse pour répéter le pas que je dois danser ce soir avec elle.» C'est pourquoi il danse.

MADAME. — Et le notaire en dessous? on n'y pense plus, alors. — Il faut qu'il ait bien peu cher de loyer pour rester dans une maison pareille! Est-ce qu'il ne va pas monter?

MONSIEUR. — Tu m'en demandes trop.

MADAME. — Ah! Dieu! qu'on est mal assise... je suis sûre qu'on était mieux jadis pour aller à l'échafaud. Je ne comprends pas la police, qui a tant témoigné d'intérêt pour les veaux qu'on mène à l'abattoir, et qui ne se préoccupe pas le moins du monde des spectateurs de théâtre. Si jamais on voulait faire passer cette banquette à la barrière, un douanier y casserait sa sonde... Tiens, qu'est-ce que c'est que celui-là qui entre chez la comtesse comme dans du beurre??

MONSIEUR. — Il vient de dire qu'il n'a trouvé personne dans l'antichambre pour l'annoncer.

MADAME. — Alors, qui a donc refermé sa porte qu'il avait aussi ouverte à deux battants, puisque le fameux laquais n'y était pas?... Ah! voilà une comtesse qui est bien à huis-clos quand elle s'habille... Elle aurait tout aussi court d'aller s'habiller dans le passage de l'Opéra... Je me demande pourquoi il ne prend pas au nouveau venu l'idée d'entrer dans la chambre à coucher de la comtesse pendant qu'il est en train de se promener chez elle... il faut espérer qu'elle aura au moins eu la précaution de tirer le verrou... Ah! la maison est bien gardée... Pas même un portier... J'aime à croire que le notaire ne conserve pas de fonds chez lui.

MONSIEUR. — Si tu t'arrêtes à des minuties, le théâtre n'est plus possible.

MADAME. — Ah! vous appelez des minuties de pouvoir entrer chez une dame qui s'habille... Du reste, je n'en suis pas étonnée. Pour vous, la décence est chose inconnue... Je suis même surprise que vous n'avez pas encore quitté votre place pour aller aussi rôdailier chez la comtesse... Vous cherchez, sans doute, un prétexte en ce moment?

MONSIEUR. — Tu es folle.

MADAME. — Voilà plus de dix minutes que je m'attends à vous entendre me dire que vous avez un rendez-vous chez le notaire d'en dessous.

MONSIEUR. — Voyons, observe-toi, on nous regarde; tu oublies que nous sommes au théâtre.

MADAME. — Ah! je m'étonnais ce matin de votre incroyable prodigalité d'aller dépenser seize francs pour me procurer un plaisir; je comprends maintenant votre triple but de me briser le corps, de m'empoisonner par le patchouli et de me pervertir le moral.

MONSIEUR. — (Bas.) Je t'en supplie, tais-toi.

MADAME. — Vous vous disiez: Maintenant qu'ils ont la liberté des théâtres, ils peuvent jouer ce qu'ils veulent et ils gangrèneront l'esprit de ma femme dont ils feront une gourgandine comme cette comtesse qui reçoit des populations entières.

MONSIEUR. — Je t'en conjure, tais-toi; on rit de nous.

MADAME. — Je ne resterai pas un instant de plus. Je veux aller immédiatement réclamer nos seize francs. — Ils déduiront un acte, s'ils en ont l'audace. — Les théâtres devraient être payés comme les fiacres... à l'heure... On solderait en sortant ce qu'on aurait consommé... on ne serait pas ainsi obligé d'avalier toute la dose pour rentrer dans son argent. (*Regardant une dernière fois la scène.*) Tiens, ils embrassent tous la comtesse, quelle horreur!

MONSIEUR. — Mais puisqu'elle retrouve ses cinq frères perdus!

MADAME. — Jamais on ne perd cinq frères d'un seul coup... Elle les appelle ses frères par un reste de pudeur...

MONSIEUR. — Si tu avais bien saisi l'intrigue, tu aurais compris que...

MADAME. — Alors, je ne suis donc qu'une buse? MONSIEUR. — Je ne dis pas cela, mais...

MADAME. — Je n'entendrai pas plus longtemps cette pièce... Je veux sortir.

MONSIEUR. — Attends le baisser du rideau.

MADAME. — Jamais!

MONSIEUR. — Nous ne pouvons déranger tout le monde.

MADAME. — Si vous refusez de me faire place, je piétine sur les genoux du public.

MONSIEUR. — Un peu de patience.

MADAME. Oh! les nerfs!

Elle tombe dans une attaque de nerfs. — Elle est emportée par son mari et par un voisin, officieux et inconnu, jusqu'à une voiture.

L'INCONNU, *en quittant Duflost.* — Monsieur, si vous aviez besoin de mes bons soins pour votre dame, voici ma carte.

DUFLOST, *lisant*: BRAS DE FER, DOMPTEUR DE BÊTES FÉROCES. Eugène CHAVETTE.

Toast à Victor Hugo.

Rolle, le 25 août 1896.

Monsieur le Rédacteur,

J'ai lu avec grand plaisir, dans votre numéro de samedi dernier, les vers dédiés aux dames de Lausanne par le célèbre improvisateur français, Eugène Pradel, lors de son passage dans votre ville, en 1844. Ils m'ont rappelé une charmante improvisation de M. Marc-Monnier, qui se trouve dans un joli volume publié par les soins des vieux bellettriers genevois, à l'occasion de l'inauguration du buste érigé, dans l'Université de Genève, à la mémoire du spirituel poète, le 25 février 1888.

Les amis de M. Marc-Monnier ont eu l'heureuse idée de réunir dans ces pages les chansons et improvisations de Marc-Monnier, étudiant, et dans lesquelles il a, pour ainsi dire, incarné « l'esprit bellettrien, » mais qu'il n'eût jamais l'intention de livrer à la publicité.

L'improvisation, dont j'ai le plaisir de vous envoyer le texte, date de l'automne de 1883. Victor Hugo, qui faisait alors un séjour à l'Hôtel Byron, alla dîner chez M. Paul Ceresole, ancien président de la Confédération, à l'Avant-Poste. M. et M^{me} Edouard Lockroy, Jeanne et George Hugo, Marc-Monnier, Eugène Rambert et Alfred Ceresole étaient de la partie.

Au dessert, M. Paul Ceresole demanda à M. Marc-Monnier un toast en vers.

— Maître, veuillez me donner des rimes en *go*, dit Monnier.

— *Indigo, Chicago, lombago*, répond Victor Hugo en riant.

Et Monnier partit aussitôt:

Moi, parler! — Que ne suis-je à Rolle,
Au Havre, à Londres, à Chicago,
Retenu par un lombago!
Dieu!... Quel affeux tour de Iago!
A toi, cher ami Ceresole,
A toi, maître de la parole,
Faut-il donc un *alter ego*?

Mon cher, ton ordre me désole:
Quel effroyable vertigo!
Moi, monter au ciel indigo,
Dans la nue où l'aigle s'isole!

Moi! transformer en virago
Mon humble muse en camisole!
Est-ce moi qui, chez Ceresole,
Doit célébrer Victor Hugo?

Non, je ferais mieux de me taire,
Ici, c'est Jean-Jaques, Voltaire,
Byron, dont vous hantez l'hôtel,
C'est toute la phalange élue
De vos pairs, ô maître immortel,
Qui vous accueille et vous salue!

22 septembre 1883.

Espérant que ce charmant trait d'esprit, ce spirituel à-propos du poète genevois, égaiera un instant vos lecteurs, je vous prie, monsieur, d'agréer les bien sincères salutations de votre vieil abonné. P. P.

Onna remotcha.

C'étâi dein on hôtet iò n'ïavâi què dâi dzeins dè sorta et bin éduquâ, qu'êtïont à dinâ et que dévezâvont dâo leingâzo. On monsu allemand que volliâvè bragâ lo tallematsadzo, preteindâi que c'étâi lo pe biau dévesa dâo monde, lo pe dâo et lo pe galé et que Adan et Eve, sa pernetta, avïont dût, po sù, déveza ein allemand dein lo paradis.

Adon, on Français, que sè trovâvè quie et à quoui cein démedzivè dè lo remotsi, lài fâ: « Binsu que dévezâvont ein allemand; et l'est justeameint po cein que lo bon Dieu lè z'a accouliâ frou. »

Lo tûche a z'u lo subliet copâ et n'a pas repipâ lo mot.

Un vieux manuscrit. — Nous extrayons d'un mémorial de famille, datant de la fin du XVIII^e siècle, les notes suivantes, que nous reproduisons textuellement:

« Le 25 janvier 1797, j'ai engagé un garçon de Vernaia pour 5 écut et 10 batz et lui faire deux pair de soulié 2 culote 2 chemise et le tout a billié pour une année.

» Le 5 novembre 1797, j'ai rengagé le fils au sieur David Junau de Vernaya pour une année depuis Noël à Noël pour 8 écut en argent et le tout a billié depuis les pieds à la tête pour l'année « 1798. »

» Le 11 janvier 1794 je suis aller à la cure avec Abram Apothéloz pour porter les annonces à ma sœur, pour être publiée le 12 janvier par monsieur le ministre du Plan.

» Le 7 février 1794 monsieur le ministre du Plan les a épouzez en sonnant midi.

» Le 26 octobre 1794 ma sœur a accouché d'une fille et le 2 novembre elle a été batisée par monsieur Duplan, elle a us pour parin mon oncle Jean-François Taillefer de Novalle et moi Jean-Louis Perdrisat et pour marraine la Lisette a Apothéloz, elle a été batisée Jeanne-Luise. »

Origine de la régie des tabacs en France. — Une seule fois, Napoléon I^{er} essaya de fumer. L'ambassadeur persan, qui était alors à Paris, lui avait fait présent d'une magnifique pipe de son pays. Par déférence et un peu par curiosité, Napoléon voulut lui faire honneur. On alluma la pipe au long tube, et voilà Sa Majesté qui aspire de toute la force de ses poumons. Il y gagna une forte nausée et, d'un coup de pied terrible, il envoya à tous les diables cet engin de l'enfer.

— C'est bien là, cria-t-il encore tout pâle de ce mal de cœur qui, pour tout fumeur, est une sorte de tribut d'apprentissage, c'est bien là, ma foi, une véritable invention de l'Orient, patrie du lourd sommeil et de la fainéantise! Je ne conçois pas comment, en France, pays d'ardeur et d'action, on prend l'habitude de tuer son temps et de détruire sa santé avec cette horrible machine d'énervement et d'oisiveté.

Eh parbleu! une bonne loi m'en fera justice!

Le 29 novembre 1810, cette loi paraissait.

— Il y a là, dit l'empereur, l'espoir d'un revenu de 80 millions.

Aujourd'hui, ce revenu s'élève annuellement à plus de 300 millions de francs.

Recette pour le blanchissage du linge.

— La brosse de chiendent et le chlore sont les deux fléaux du linge. — Voulez-vous, aimables lectrices, obtenir une lessive qui, tout en conservant le linge, lui donne une blancheur éclatante? Si oui, voici comment il faut opérer:

Faites dissoudre à chaud, dans 50 litres d'eau de rivière, un kilogramme de savon; quand la dissolution est complète, retirez du feu et ajoutez 15 grammes d'essence de térébenthine et 30 grammes d'alcali volatil (ammoniaque liquide). Remuez ce mélange avec une baguette pendant quelques minutes et versez-le encore chaud sur le linge à lessiver.

Couvrez avec une toile le baquet dans lequel vous avez mis le linge et laissez le tout tremper pendant six heures. Au bout de ce temps, frottez le linge entre les doigts, lavez-le ensuite à grande eau, il sera alors d'une blancheur parfaite.

Plantes d'appartement.

— Les plantes d'appartement coûtent fort cher et on est désireux de leur donner autant de vigueur et de durée que possible.

On obtient ce résultat en déposant, de temps à autre, au pied de ces plantes, une pincée d'un mélange formé de deux parties de salpêtre et d'une partie de superphosphate de chaux, puis en arrosant légèrement.

Les plantes feuillues se trouvent tout particulièrement bien de ce régal chimique.

Solution du problème du 15 août.

Deux femmes passeront d'abord, puis l'une ayant ramené le bateau, repassera avec la troisième femme. Ensuite l'une des trois femmes ramènera le bateau, et descendant à terre, laissera passer les deux hommes dont les deux femmes sont de l'autre côté. Alors un des hommes ramènera le bateau avec sa femme, et la mettant à terre, il prendra le troisième homme et repassera avec lui. Enfin la femme qui se trouve passée entrera dans le bateau, et ira chercher en deux fois les deux autres femmes. — Ont répondu juste: MM. René Neeser, à la Chau-de-Fonds; E. Bastian, à Forel; J. Ogis, à Lonay; H. Guilloud, à Avenches. — La prime est échuë à M. Ogis.

Boutades.

Chez le parfumeur:

LE CLIENT, *très chauve.* — Douze francs ce petit flacon de teinture?... C'est cher!

LE COMMIS, *insinuant.* — Oh! monsieur en aura pour longtemps... Il lui reste si peu de cheveux.

X... est peintre d'animaux.

Mais son talent ne s'impose pas encore, et il vend peu ses tableaux.

— Hélas! disait-il à un ami, je fais des chiens qui ne rapportent pas!

Ayant à défendre un individu accusé d'avoir fabriqué de fausses pièces d'argent, un avocat plaide avec tant d'éloquence et communicative conviction, qu'il enlève haut la main l'acquittement de son client.

Tandis que celui-ci se confond en remerciements, le maître de la parole lui glisse discrètement à l'oreille:

— Pour mes honoraires, vous voudrez bien, n'est-ce pas, me les payer en or?...

Le professeur. — Veuillez me donner la définition du cercle.

L'élève. — Le cercle est une figure géométrique qui est ronde à ses quatre coins.

L. MONNET.